

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les cendres fument encore

Anne-Renée Caillé

Number 322, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89579ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caillé, A.-R. (2018). Review of [Les cendres fument encore]. *Liberté*, (322), 46–46.

Tous droits réservés © Anne-Renée Caillé, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les cendres fument encore

ANNE-RENÉE CAILLÉ

J'avais lu six pages de *Créatures du hasard* de Lula Carballo que je pleurais, sans savoir pourquoi. Je savais toutefois que le livre, à peine ouvert, ne me rendait pas triste. J'étais probablement émue par cette franchise des souvenirs d'enfance, une franchise poignante, rude, conjugée à celle de la langue de l'auteure, d'une grande netteté. Un premier livre dont tous les mots, toutes les phrases et tous les effets semblent essentiels, c'est rare ; certains prennent une carrière pour peser et soupeser leurs habiletés langagières. Alors que le système des affects est touché exactement en même temps que le système sémantique, il n'y a que les « créatures » qui sont nées « du hasard » dans la littérature de la jeune auteure uruguayenne.

Le premier récit de Carballo honore la mémoire de sa grand-mère Régina : « L'officiante m'a demandé si je voulais rendre un dernier hommage à ma grand-mère. Je lui ai écrit un livre. » Globalement, la narratrice parle certainement plus de sa mère dans le texte, et Léo, son arrière-grand-mère guérisseuse, y occupe aussi une place importante. Régina émerge surtout à la fin, alors que la narratrice décrit l'exubérance et la personnalité panachée de la grand-mère, qui la séduisent sans qu'elle en cache toutefois les autres traits : menteuse, joueuse, voleuse, manipulatrice, des vices qui font du tort à son entourage (« [...] Régina dépense l'argent de tout le monde au casino »). C'est un paradoxe intéressant : les souvenirs joyeux que garde la jeune fille de sa grand-mère surpassent visiblement les torts de celle-ci. Régina incarne peut-être une force spéciale. Il n'est pas toujours possible de comprendre rationnellement l'amour qu'un individu destine à un autre. Et on ne peut empêcher l'amour..., etc. Lula Carballo lui écrit un livre et, ce faisant, elle exprime son respect envers les femmes de son enfance, avec leurs vices, leurs lubies et, surtout, cette espèce de liberté qu'elles réinventent tous les jours et dont elle s'inspire pour vivre sa vie d'enfant.

Car cette vie vient avec un lot de limites et d'empêchements, chapeauté par la pauvreté, certainement matérielle, possiblement affective. Mais jamais le mot pauvreté n'est tracé. Or, on lit à de nombreuses reprises « j'ai faim » et on y renvoie sans détour : « Ma mère entpose les flacons de sirop dans le réfrigérateur. Lorsque j'ai faim, j'en cale de grosses gorgées », ou bien « Mon ventre loge un serpent solitaire. Je le nourris de terre sèche, il est toujours affamé. » Il y a également le souvenir de la petite qui fait du porte-à-porte seule, toute la journée, pour vendre un gâteau de gélatine qui ne trouve pas preneur. Elle n'est pas la seule à avoir faim ; une foule de parasites s'accrochent successivement à son corps : vers intestinaux, poux, mycose des pieds, végétations des muqueuses... Son petit corps affamé en nourrit d'autres. Sans compter les fourmis qui « piquent [s]es jambes », les cafards qui s'immiscent dans sa maison uruguayenne trouée, à la recherche de nourriture, et les tiques, qui élisent domicile sur son chien. Chez Carballo, les bêtes ont faim. La narratrice souligne d'ailleurs à de multiples reprises l'appétit inassouvi des femmes qui l'entourent pour le gain, par l'intermédiaire de la loterie, de la roulette ou des machines à sous. Chacune a ses préférences, mais aucune de ces activités ne paie assez pour remplir le réfrigérateur, c'est le propre du jeu de hasard. « À son retour, ma mère porte son masque de clown triste. Dans ses yeux, les rouleaux s'arrêtent sur des symboles dépareillés. La chance ne lui sourit jamais. »

La toxicité du jeu rappelle la toxicité, plus littérale, des produits nettoyants qui sont abondamment utilisés par la mère et avec lesquels l'enfant s'amuse, ou bien celle du kérosène qu'elle fait couler sur la chevelure de sa fille pour enrayer les poux, le même kérosène qui brûle les déchets des maisonnettes voisines dans le grand feu hebdomadaire. Si au regard du lecteur privilégié l'auteure décrit une pauvreté composite, étonnamment

LULA CARBALLO

CRÉATURES DU HASARD
LE CHEVAL D'AOÛT, 2018,
144 P.

celle-ci n'éteint pas la flamme de créativité de la fille, qui évolue là-dedans dans une joie certaine : « [la lessive en poudre] pénètre mes sinus, j'éternue sans cesse. La morve atterrit sur le plancher et j'éclate de rire. » Carballo expose ce qui nous apparaît a priori comme des anomalies : « Je passe mes journées égarée au milieu des décombres que ma famille accumule sur le terrain voisin. Penchée vers le sol, je renifle l'odeur de cendre du rituel des sorcières qui m'entourent. [...] Je suis une petite bête aux cheveux emmêlés, aux ongles sales, aux dents cariées et au ventre vide. Je suis une archéologue. Je déterre du verre cassé et je le cache dans ma chambre. » La joie de vivre l'emporte. Elle vient avec une débrouillardise et un monde imaginaire intouché, alors même qu'on sent une fatigue gagner l'enfant.

L'usage du présent pour énoncer les souvenirs les matérialise efficacement dans *Créatures du hasard*. De plus, les documents qui accompagnent l'histoire fragmentée (photographies des archives familiales, billets de loto, emballages des bonbons préférés, etc.) font se détacher des souvenirs des parcelles tangibles du matériau biographique. De la même façon que sont liées entre elles les femmes de l'histoire, on dirait que les souvenirs fonctionnent par filiation, un souvenir entraînant un autre, et un autre, cartographiant une époque circonscrite. Carballo donne l'impression que cette époque est à la fois extrêmement vivante et révolue, si une telle combinaison est possible. Vivante, car réactualisée au grand jour, et révolue, car les proches malades, morts, suicidés et les jours de jeûne sont loin derrière. On peut sûrement encore sentir les cendres fumer quand le vent ne souffle pas dans la bonne direction. (L)